

Diane Régimbald, René Lapierre, Natasha Kanapé Fontaine

Jacques Paquin

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2013). Compte rendu de [Diane Régimbald, René Lapierre, Natasha Kanapé Fontaine]. *Lettres québécoises*, (150), 40–41.



DIANE RÉGIMBALD

L'insensée rayonne

Montréal, Noroît / L'Arbre à paroles, coll. « Résonance », 2012, 94 p., 17,95 \$.

Écrire dans les trouées

L'intermittence, la parole vacillante comme la lueur d'une chandelle font de *L'insensée rayonne* une belle réussite.

J'ai lu pour la première fois le nom de Diane Régimbald à l'occasion de sa venue au Festival international de poésie de Trois-Rivières. Cette ignorance, qui m'étonnait moi-même, s'explique en partie : ses recueils n'ont jamais fait l'objet d'une chronique dans *Lettres québécoises*. Il faut dire que l'éclosion de son œuvre est relativement récente, puisque le premier opus remonte à 1993 et que la publication plus ponctuelle ne s'amorce qu'en 2003 avec quatre recueils parus jusqu'à aujourd'hui. Lorsque je l'ai entendue lire ses poèmes en public, j'ai été séduit par la sobriété de cette écriture qui trahissait une certaine inquiétude et j'ai voulu y aller voir d'un peu plus près.

Percées de lumière

Alors que les recueils précédents offrent au regard du lecteur des textes pleins, en prose ou en vers, ceux de *L'insensée rayonne*, au contraire, sont tissés de filaments, des lambeaux de parole parfois, retenus entre eux par des blancs typographiques qui viennent trouser la continuité des poèmes. Il est beaucoup question de fêlure, de faille, de rainures, et le fil du poème, toujours prêt à se rompre, ou, lorsqu'il est interrompu, parvient à se recoudre, un peu plus loin :

*Voilà debout le fil
de la voix le fil
qui retient les heures*

*laisse-le œuvrer
repandre sol*

*les corps dressés
forent le chant (p. 63)*

On pourrait penser que les blancs présentent les symptômes bien connus des ratés du langage, ce qui serait du reste assez banal, quand on sait que nombre d'écrivains ressentent ce malaise dans la langue, ce manque à dire qui les pousse encore davantage à vouloir écrire. Mais je pense plutôt qu'il faut voir ces interstices comme des percées par où filtre la lumière, comme le laisse à penser le premier texte du recueil qui dessine un paysage dénudé à petits traits :

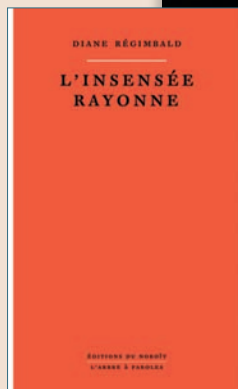
*les lumières de la ville à l'aurore des petits
cimetières une plaine
de pierres tombales un brouillard confond
l'horizon un chien zigzague entre les lueurs (p. 11)*

La lumière connaît l'ombre

En somme, avec ce recueil, sous une forme plus fragmentée, se poursuit le projet annoncé dans *Pierres de passage* : « Tu fais le passage à la



DIANE RÉGIMBALD



lumière / et prends connaissance de l'ombre » (p. 14). Mais cette dispersion est compensée par l'organisation des parties où s'établissent des points de rencontre, par exemple, la suite « L'inquiétude » I, II et III qui traverse le recueil. Diane Régimbald, qui semble être une habituée des résidences d'écriture, a par conséquent beaucoup voyagé. On en voit les traces discrètes, géographiquement, dans un séjour à Haïti ou à New York. Le rayon, le cercle, le centre vide, l'opacité, la lumière forment une marqueterie subtile qui demande une lecture attentive. Mais ce travail réalisé à partir d'éclats recueillis un à un possède un charme indéniable. Cette insensée qui rayonne, c'est peut-être bien, au bout du compte, la poésie elle-même qui extrait du non-sens un éclat rutilant.



RENÉ LAPIERRE

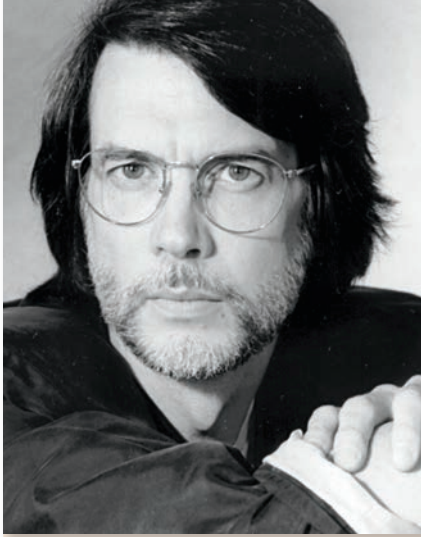
Pour les désespérés seulement

Montréal, Les Herbes rouges, 2012, 152 p., 15,95 \$.

Une poésie de résistance

Je ne suis pas le premier à le dire, je ne serai pas non plus le dernier : les recueils de René Lapierre comptent parmi les plus déstabilisants et les plus fascinants que je connaisse.

Oubliez la traque aux thèmes, la gymnastique de la syntaxe, les mécaniques du rythme. On croirait lire des recueils écrits après un cataclysme. Ou juste avant, peut-être. Une chose est certaine : Lapierre écrit contre la Loi. Contre l'ordre des choses. Nous avons affaire à un inclassable. L'intitulé, inspiré d'une citation de Walter Benjamin (« Pour les désespérés seulement nous fut donné l'espoir »), et qu'illustre une chaise de bois vide, résonne comme un avertissement. Le lecteur aura été prévenu, on ne lui fera pas de cadeau. Comme le faisait *Le traité de physique* (2008), une partie de la matière de *Pour les désespérés seulement* reproduit des passages d'un ouvrage scientifique, cette fois, celui d'une flore de la province de Québec.



RENÉ LAPIÈRE



NATASHA KANAPÉ FONTAINE



Non pas celle du frère Marie-Victorin, mais le manuel d'un père de l'ordre des Cisterciens, un trappiste, si vous préférez.

Un herbier poétique

La majorité des plantes minutieusement décrites avec l'emploi de l'italique sont considérées comme des mauvaises herbes, parfois toxiques, et souvent menacées de disparition. Par analogie avec l'herbier qu'on demandait aux élèves de confectionner autrefois, Lapière compose un herbier poétique qu'il se garde bien de calquer sur le classement taxinomique de son modèle. Si inventaire il y a, il se limitera à un catalogue de ce qui « est » :

*Est : l'humanité violentée
assaillie, spoliée, violée
déclarée folle
dangereuse
et violentée de plus belle
forcée d'aimer ce qui
tue ce qui arrache. (p. 69)*

On serait pourtant embêté de savoir qui parle. Passant du *je* au *nous*, de ce qui semble relever du biographique (les années de jeunesse du poète) à un moi sans nom (« jadis je fus un prénom / n'importe lequel et tous les autres », p. 40), et qui évoque de surcroît les anges comme s'ils étaient des être réels, ce locuteur reste insaisissable. Tantôt on a l'impression d'être en présence d'un représentant de Dieu, tantôt on est devant un être qui aurait connu plusieurs vies. Aucune réponse ne nous sera donnée, la frange étant trop mince entre une critique du monde actuel et une invite à lâcher prise. Voilà un recueil exempt de pathos, qui multiplie les assertions, scientifiques ou morales, pour nous faire douter : tel que nous vivons à l'heure actuelle, existons-nous vraiment ?



NATASHA KANAPÉ FONTAINE

N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2012, 76 p., 17 \$.

Des chaussures trop lourdes à porter

Depuis un certain nombre d'années, on voit paraître des recueils écrits par des représentants des Premières Nations. Celui de cette jeune poète tombe à point au moment où les représentants des

Métis voient une fois de plus leurs espoirs d'être reconnus rabroués par le gouvernement fédéral.

Les éditions Mémoire d'encrier affichent déjà dans leur catalogue près d'une cinquantaine de recueils dont la majorité sont signés par des poètes de toutes nationalités ou origines. Le dernier en lice est celui de Natasha Kanapé Fontaine, qu'on nous présente comme une poète, slammeuse, peintre et comédienne. Son premier recueil cherche à traduire les déchirements d'une Métisse devant sa non-reconnaissance par l'Indien. On sait l'analogie avec la pomme qu'on utilise pour marginaliser le Métis ; il est comme la pomme, rouge à l'extérieur, mais blanc à l'intérieur. Le texte en prose qui ouvre le recueil résume ainsi le dilemme de la poète : « Tu écris ce que tu n'arrives pas à écrire... tu DEVIENS métisse, assise entre deux mondes, deux rives, deux histoires. » (p. 7) Le sujet est donc très actuel et original parce qu'il met en scène une femme aux prises avec cette stigmatisation.

Le cœur ne suffit pas

Malheureusement, la poète dispose de trop peu de moyens pour transmettre ce déchirement entre deux mondes (celui des Blancs, celui des Indiens) qui la refusent de part et d'autre, malgré un amour brûlant vécu avec un homme qui, lui, appartient aux Premières Nations. La plupart des textes sont truffés d'impropriétés ou de maladroites syntaxiques : « J'attends la brûlure du nerf / achever mon éveil » (p. 23) ; « Ta maison me réfugie » (p. 54) ; « Ton couteau ne se tarde plus / que sur la douceur de tes paumes » (p. 55) ; « Notre lit de feuilles mortes se labourent nos chasses » (p. 67). À d'autres moments, on tombe sur des facilités ou des formules éprouvées telles que : « me revenir te retenir nous tenir » (p. 62) ; « mes alarmés sans boussole / mes mal alarmés » (p. 64). Sauf exception (« je raconte des bibles en écrivant les plumes écroulées, le sable du balcon » p. 41), Natasha Kanapé Fontaine peine à communiquer ce que l'éditeur qualifie, en quatrième de couverture, de « cri rauque qui résonne fort au plus profond de nous ». Et le titre, qui était en lui-même prometteur, n'est pas de son cru mais emprunté à un proverbe tzigane cité en épigraphe. Restent les nombreux mots en langue innu-aiman qui confèrent une certaine authenticité. Mais nous nous demandons pourquoi on n'a pas pris la peine de traduire cette langue, alors qu'on prend la peine de nous aviser qu'ils ont été révisés par une éminente spécialiste de l'Institut Tshakapesh. De toute évidence, la poète, tout au début de la vingtaine, n'a pas encore suffisamment mûri ses poèmes. Peut-être a-t-elle connu des succès en « slammant » ses poèmes sur scène, mais il y a une marge à franchir entre l'oralité et l'écrit. L'éditeur, il me semble, aurait dû être plus avisé aussi bien dans son travail de révision que dans son empressement à publier un élan du cœur dont on ne peut douter de l'authenticité.